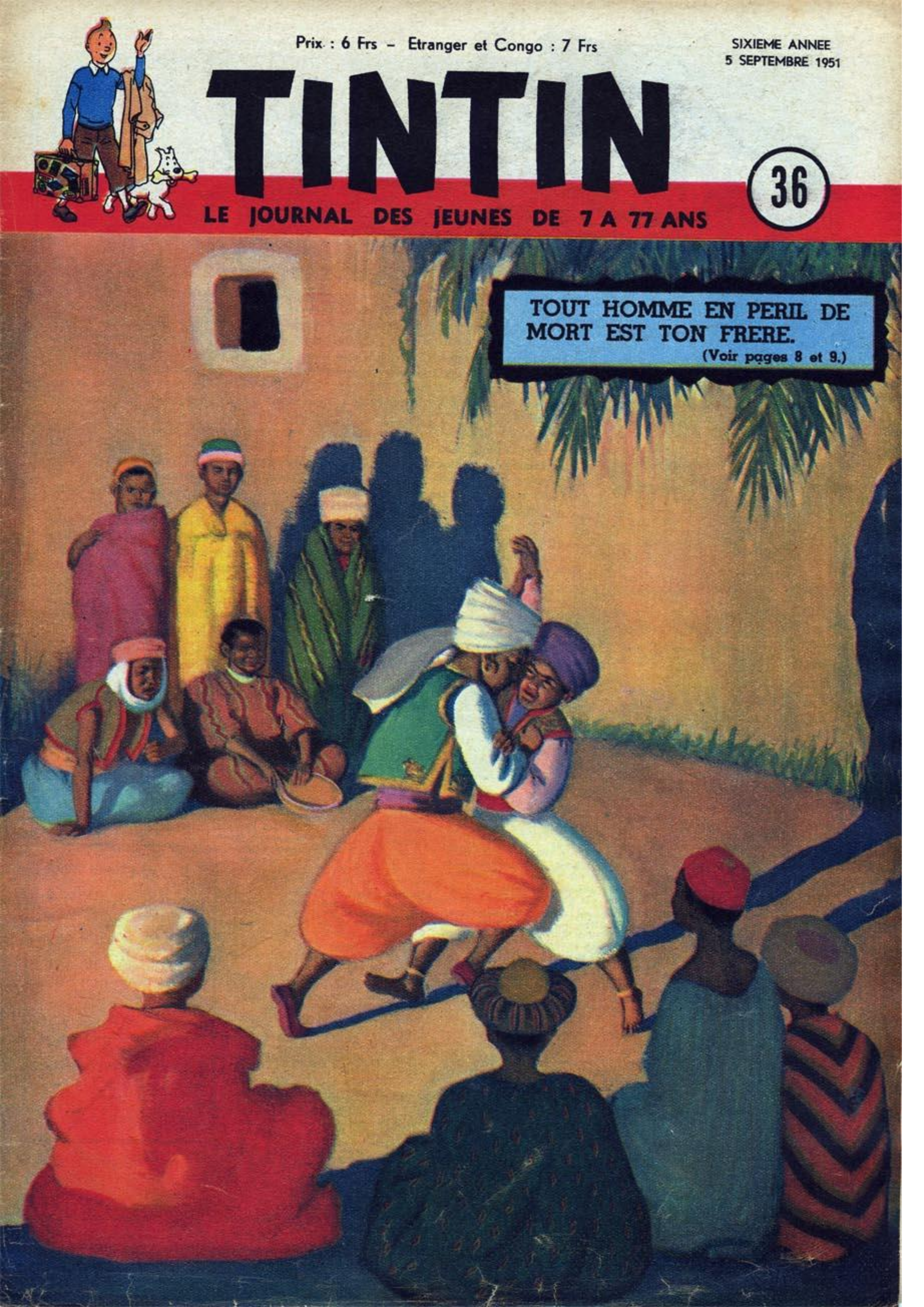


Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs
SIXIEME ANNEE
5 SEPTEMBRE 1951
TINTIN
36
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
TOUT HOMME EN PERIL DE MORT EST TON FRERE.
(Voir pages 8 et 9.)



On peut lire ça, depuis quelque temps, aux vitrines des grands magasins, chez les papetiers et les libraires, même à l'entrée des écoles. On le sait bien, pardi, que c'est la rentrée des classes, que les vacances sont finies et qu'il va falloir se remettre au travail. Pas besoin de le répéter à tous les coins de rue !

Joie de retrouver les camarades, bien sûr, mais aussi nostalgie des jeux qui se déployaient au grand air. Ah ! ce qu'on a de choses à se raconter : les exploits dont nous fûmes les héros au cours de nos vacances, les pays que nous avons découverts, les amitiés nouvelles que nous avons nouées, tout ce qui fait la douceur de vivre !

Mais voici que la cloche sonne. En rang pour gagner les classes ! Alors le silence s'établit, peu à peu, tandis que les écoliers martèlent de leurs souliers le carrelage des couloirs. La porte de la classe s'ouvre, et les bancs-pupitres apparaissent, vernis de neuf, ainsi que les tableaux noirs, fraîchement peints, les étagères surmontées des mesures de capacité bien en ordre, et les grandes cartes de géographie où restent inscrits les voyages.

Le maître parle. Il dit les paroles de bienvenue, qu'on écoute toujours avec un peu de crainte, et au travers desquelles l'on peut déceler déjà toute la douceur et la fermeté d'un caractère : « Il ne s'agira pas de paresser, cette année ! A chaque heure, son effort et sa joie. A la récréation, on s'amuse; mais en classe, on travaille. »

Ainsi dit le maître. Ainsi pense le maître. Ainsi veut le maître. Et ce jour de la rentrée des classes, pour qui sait rire et travailler, est quand même un beau jour.





Van den Berghe C. et Dewilde Maria, Bruxelles. — Il ne nous est pas possible de republier le beau poème de Kipling : « Si... ». Sans cesse nous devons donner à nos lecteurs de nouveaux textes. N'est-ce pas mieux ainsi ?

Brejean Léon, Mâcon. — Je ne puis insérer ton annonce. Quelle garantie aurions-nous que ton correspondant te conviendrait comme compagnon ?

Van Ranst Yvette, Péruwelz. — La réponse exacte était 90 km. 800 m. Si tu n'as pas obtenu de prix, c'est que ta réponse était trop éloignée de la nôtre ! Tu feras sans doute mieux une prochaine fois. Amitiés.

Famille Culot, Huy. — Prosper vous remercie pour les souhaits de bonne fête que vous lui avez adressés. Il est heureux d'avoir la sympathie d'une aussi nombreuse famille et souhaite la garder toujours.

Tassart Philippe, Engis (Liège). — Te rends-tu compte de ce que tu demandes ? Hergé n'a pas le temps de te donner satisfaction. Regrets.

Fuchss Adélaïde, Caracas (Venezuela). — Je comprends que tu aies très difficile de collectionner les timbres Tintin. Mais qu'y faire ? Recueille chaque semaine dans ton journal le point qui s'y trouve : c'est déjà quelque chose. Félicitations pour ton papier « Tintin ». Amitiés.

Remy Joseph, Herstal. — Ta réponse est exacte. Bravo !

D'Udekem d'Acoz Marie-Eliane, Bruxelles. — Je te félicite pour la réponse que tu m'as envoyée. Elle est excellente. Bien à toi.

Titeca Evelyne, Bruxelles. — A propos des « Mots croisés », l'erreur ne réside pas dans le nombre des cases (il en fallait bien cinq), mais dans le mot « Infini ». C'est « Inini » qu'il fallait lire. Amicalement.

Steels Jean-Pierre, Uccle. — Toutes mes félicitations, mon cher Jean-Pierre ! Etre le premier de sa classe, avec 96,5 sur 100, il faut avouer que ce n'est pas mal. Fais comme le nègre : continue !

Brulé Jean-Pierre, Bruxelles. — Tu as raison : nous ne parlons plus guère de scoutisme. Mais l'esprit scout imprègne tous les textes que nous publions. Etre prêt à servir de son mieux : quel programme !

Stévigy Michel, Namur. — Fabriquer soi-même un boomerang n'est guère facile, j'en conviens. Tu devais respecter à la lettre les explications. Ceux que tu m'as envoyés sont vraiment trop petits. A toi.

Szita Alexander, Bruxelles. — Merci pour ta devinette. Elle n'était pas facile à résoudre, mais j'y suis parvenu ! Reçois mes amitiés.

Govaerts André, Namur. — « Les Cigares du Pharaon » paraîtront en couleurs lorsque Hergé aura le temps de s'en occuper. Il faut attendre.

Hennin Jacques, Fosses. — L'album « Alix l'Intrépide » n'est pas encore sorti de presse. Tu seras averti de sa parution par le journal. A toi.

Dalcq Monique, Uccle. — Bravo ! Obtenir 85 % en terminant sa 6e latine, c'est un beau résultat. N'est-ce pas que les « Contes choisis » de Daudet se lisent avec agrément ? Je suis heureux qu'ils te plaisent.

Werfel Jean-Marc. — « Le Stratonef H.22 » sera bientôt mis en vente. Quant à « Le Secret de l'Espadon » (2e tome) et à « Alix l'Intrépide », il faut attendre encore un peu. Reçois mes amitiés.

Marie-Jeanne et Nicole, Bruxelles. — Soyez tranquilles : lorsque nous reprendrons cette histoire, nous aurons soin de résumer les chapitres précédents. Patience.

Labuche Michel, Tournai. — Ainsi donc, les histoires que tu préfères sont « Conrad le Hardi », « Le Casque tartare », « Le Mystère de la Grande Pyramide ». Tu n'as pas mauvais goût ! Amicalement à toi.

Van Hamme Marcel, Montignies. — L'adresse que tu me demandes se trouve dans le journal. Regarde mieux. Et amuse-toi bien.



TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* R. Leblanc. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Steenardt, le chevalier félon, a assassiné le seigneur de Kessel et emmené sa fille. Conrad le Hardi accourt pour délivrer la jeune fille et venger la mort de son père. Avec ses compagnons, il force l'entrée du château...



Conrad le Hardi !!! Sauve qui peut !

Inutile de vouloir lui tenir tête !... Fuyons !

Restez, bande de couards! En nous mettant tous ensemble, nous le maîtriserons !

Hé mais, il me semble que vos compagnons d'armes vous abandonnent, mes gaillards !

Peu importe ! Je n'ai besoin de l'aide de personne pour te passer mon épée à travers le corps, Conrad !





Puis, soudain, il donne au bandit un violent coup d'épée : Steenardt chancelle, recule encore... et tombe dans la trappe qui bée derrière lui...











A l'aube du jour suivant, nos amis se mettent en route. Ils emmènent avec eux, les biens qui avaient été volés au seigneur de Kessel, et qu'ils ont retrouvés dans les caves du manoir maudit. Le chef des gueux les accompagne, comme prisonnier ; quant à Gérard, le serviteur félon, il a trouvé la mort dans le combat du souterrain. Conrad le Hardi a hâte de gagner Dijon, afin de se joindre à l'armée du duc de Bourgogne, et d'y prendre pour femme Damoiselle Isaselle de Kessel.





Voici les vendanges !

Dans les vignobles ensoleillés du Midi, les vendanges ont commencé au mois d'août. Elles sont maintenant à peu près générales dans toute la France. C'est la grande fête du vin!

LA PLUS VIEILLE DES BOISSONS

C'EST Noé, nous dit l'Histoire Sainte qui inventa le vin. Cette boisson, aujourd'hui universelle, remonte donc véritablement au déluge. Presque tous les peuples de l'Antiquité ont connu et apprécié le jus de la treille. Les Juifs fabriquaient d'excellent vin; le raisin prospérait d'ailleurs admirablement en Palestine, et il fallait souvent deux hommes pour en transporter une seule grappe. Quant aux Grecs et aux Romains, ils possédaient des crus remarquables, dont leurs poètes ont chanté la saveur d'une manière éloquente. Dans la patrie d'Homère, les connaisseurs faisaient grand cas des vins de Rhodes, de Chio, d'Argos et surtout du vin de Lesbos, particulièrement délicat. En Italie, Horace et Virgile ont suffisamment vanté les vins de Falerne et de Clès pour qu'on n'ignore plus rien de leur valeur.

DU SIROP... A L'EAU DE LA MER !

MAIS si les Anciens étaient grands amateurs de vin, ils avaient une façon bien à eux de le préparer. Rien qui ressemble moins à nos crus actuels qu'un Falerne à la mode romaine, par exemple! Les vins italiens de cette époque étaient liquoreux, sucrés, épais, et ils offraient presque la consistance du sirop. Il fallait les couper, les délayer dans de l'eau chaude, pour les boire. Les Romains avaient la passion du vin vieux : ils le gardaient cinquante, soixante et même cent ans. A cet âge, il était réduit à l'état de miel coagulé. Rien d'étonnant à cela, puisque les contemporains d'Horace mêlaient toujours du miel au vin pur pour en atténuer l'âpreté. Ils y ajoutaient encore divers parfums : de l'aloès, du goudron, des figues sèches, du thym et des baies de myrrhe. Mais ce qui dépasse tout et que l'on ne croirait pas si le grave Caton luimême ne nous l'affirmait, c'est qu'ils faisaient également entrer comme ingrédients dans leur vin pour le bonifier, du vinaigre et... de l'eau de mer!... Cela vous paraît un crime, les amis? A moi aussi; mais vous connaissez l'adage: « Des goûts et des couleurs... »

LE BOURGOGNE DOIT SA RENOMMEE A UNE INDIGESTION DU ROI

CE sont les Romains qui, entre autres choses, apprirent à nos pères comment on cultive la vigne. Le bon vin de France remonte donc, lui aussi, à l'Antiquité. Les premiers crus que l'on y ait appréciés sont ceux de Mantes, de Suresnes et d'Artois. Le bon roi Henri IV faisait ses délices des deux derniers. Malheureusement, plus tard, les habitants de Suresnes abusèrent de la vogue de leur vin. Ils changèrent peu à peu les plants et la culture, pour tirer à la quantité, et leur petit cru délicieux se transforma finalement en piquette.

Louis XIV cependant en buvait encore souvent. Tout Roi-Soleil qu'il fût, ce souverain glorieux n'était pas exempt des petites misères dont est accablé le commun des mortels. Un jour, il tomba malade. Le docteur Fagon, son médecin, diagnostiqua une indigestion.

— Que me conseillez-vous, Monsieur, lui demanda le Roi.

— Sire, lui répondit Fagon, il n'y a qu'un vin qui puisse apaiser des humeurs de ce genre : c'est le vin de Bourgogne. Je recommande fort à Votre Majesté d'en faire l'usage.

Louis XIV se rangea à l'avis de l'homme de science. Lorsqu'il fut rétabli, il proclama hautement les vertus du bourgogne, et la Cour, moutonnière comme toujours, se chargea de faire la renommée de cette bienfaisante liqueur. C'est de ce temps-là que date la vogue prodigieuse des vins de Bourgogne. A quoi tiennent les choses de ce monde!

Sur la fin du règne de Louis XIV, une nouvelle mode s'implanta à Versailles, celle du vin mousseux, dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Une société d'amateurs s'était formée chez un grand seigneur de l'époque, le duc de Vendôme, qui, comme par hasard, possédait des vignes en Champagne (1); elle réussit à donner, en peu de temps, une renommée extraordinaire au célèbre vin mousseux de France. On sait que non seulement cette renommée dure encore, mais qu'elle s'est répandue dans le monde entier.

GARE L'IVRESSE !

SI l'usage modéré du vin est admis à peu près par tout le monde et même recommandé par certaines « compétences », l'ivresse, depuis les temps les plus reculés, a inspiré une horreur profonde, et on a pris pour la punir des mesures énergiques. Chez les Anciens Grecs, une loi de Solon prononçait la peine de mort contre les « archontes » qui se montraient ivres en public. Les Spartiates, de leur côté, enivraient leurs esclaves — les « ilotes » — et les faisaient ensuite marcher en titubant sous les yeux des jeunes gens comme un exemple vivant qui les dût à jamais détourner de l'ivrognerie.

En 1500, l'empereur Maximilien publia un rescrit qui interdisait les « réunions pour boire ». Des ordonnances ultérieures punissaient d'une amende sévère non seulement ceux qui s'enivraient, mais ceux-là même qui, assistant à des beuveries, n'exhortaient point les ivrognes à se montrer raisonnables, ou omettaient de les dénoncer.

Dans les pays musulmans où, il est vrai, le vin est interdit pour des raisons religieuses, les peines infligées aux délinquants étaient atroces. Soliman Ier alla jusqu'à ordonner que du plomb fondu fût coulé dans la bouche des buveurs.

COMMENT FABRIQUE-T-ON LE VIN ?

A quelques détails près, le vin est fait aujourd'hui comme il y a quinze ou dix-sept cents ans. Les raisins mûrs sont vendangés, puis foulés ou pressurés, afin d'en extraire le moût, c'est-à-dire le jus non encore fermenté. Selon les régions ou la qualité du cru, on égrappe ou non les raisins avant de les fouler. Puis, le moût est mis en cuves où il fermente. Le sucre que contiennent les fruits se transforme en alcool. Une fois la fermentation accomplie, le vin est décuvé et mis en tonneaux, puis finalement mis en bouteilles. Pour obtenir du vin mousseux, qui est d'invention relativement récente, on met le jus de raisin en bouteille avant sa complète fermentation, de manière à accumuler dans ladite bouteille une quantité d'acide carbonique sous pression.

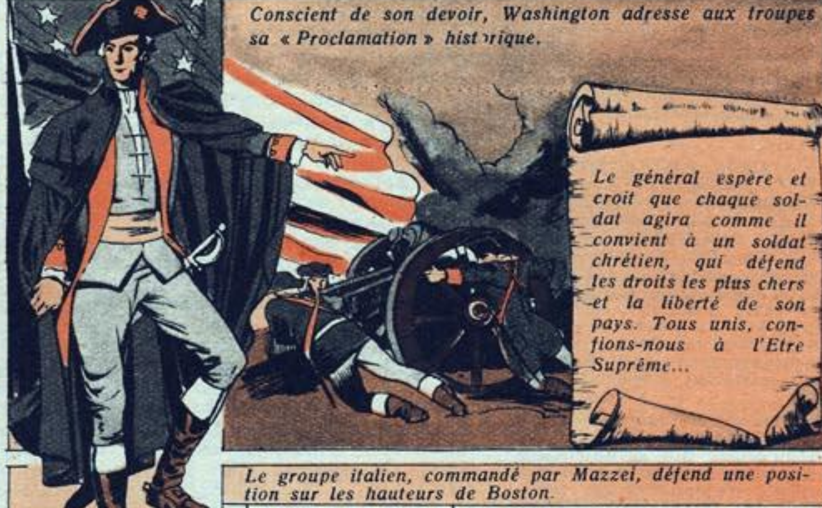
(1) Jusqu'alors le vin de Champagne n'était pas mousseux. Mais les vignerons champenois n'en livraient pas moins une guerre sans merci aux vignerons bourguignons pour établir la suprématie de leur cru; guerre à coups de thèses et de conférences, qui dégénérait souvent en échanges d'injures et de coups.



La Bannière Etoilée

Washington a été nommé général en chef des troupes américaines qui vont lutter contre l'armée anglaise...







Grâce à l'argent de Washington, la chétive armée américaine peut accomplir des prodiges de courage. Les soldats sont soutenus par la foi de leur chef.







Les colonies du Nord de l'Amérique sont devenues une république, les « Yankees » rebelles ont une armée. Inquiète, l'Angleterre envoie le général Howe présenter à Washington des propositions de réconciliation.





(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI



ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG

Le jeune Dzidziri est parti, en compagnie de Laobé et de la guenon Mouhou, à la recherche du prince Ephraïm et de son secrétaire Domingo, qui ont volé des documents secrets relatifs au Normandie des Airs. Mais voici qu'un spectacle extraordinaire arrête nos amis...

LA DANSE DE LA MORT !

INOUBLIABLE ! Une vision inoubliable! Pour toujours elle demeurerait présente à Dzidziri. En un éclair, il se rappela la rue Mouffetard, le vieil immeuble dont sa tante était concierge, les journées passées à rêver dans une gouttière sur les toits : jamais, non jamais, il n'aurait imaginé qu'il assisterait à pareil spectacle.

Là, devant lui, dans la vaste cuvette formée par une dépression du sol et que cernaient les géants de la forêt vierge, un troupeau d'éléphants se pressait. Certes, il en avait déjà vu au cinéma; mais, ici, le troupeau était d'au moins une centaine de têtes. Et à quel fantasmagorique ballet se livraient les animaux !

Obéissant à un ordre mystérieux, les pachydermes tournaient en rond, s'arrêtaient, dressaient leur trompe avec ensemble. Un seul et immense barrissement emplissait le cirque. Puis les lourds animaux repartaient en sens inverse. Il en était d'énormes, aux défenses longuement recourbées; d'autres ne montraient que de courtes pointes effilées; enfin venaient les petits, entraînés dans cette ronde mystérieuse.

Soudain la masse tourbillonnante des animaux sauvages s'écarta en poussant un cri suraigu : au centre de l'espace, Dzi aperçut un tas gris, agité de soubresauts convulsifs : un éléphant encore !

C'était un vieil animal, aux flancs maigres, au front creusé de profondes cavités; il ne possédait plus qu'une défense à demi brisée. La bête allait mourir.

— Eh ben, souffla Dzi pétrifié.

Laobé le tira par la manche; le petit Noir mettait un doigt devant ses grosses lèvres. Il murmurait :

— Tention !... 'léphants méchants quand i a dansé la mort.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

Son jeune compagnon hocha sa tête laineuse à plusieurs reprises. Puis la bouche contre l'oreille de Dzi, il expliqua le pourquoi de cette étrange réunion des pachydermes : c'est une chose connue que nul, en brousse, n'a jamais retrouvé le squelette d'un éléphant ayant succombé à une mort naturelle: où vont-ils donc vivre leurs dernières heures, les énormes animaux ? La légende l'enseigne : en des lieux retirés, au cœur de la brousse, guidés par un instinct infaillible, ils s'en vont quand ils sentent le moment approcher; alors, leurs compagnons, appelés par un instinct parallèle, accourent et les assistent dans une sorte de monstrueux ballet, qui se termine par le piétinement du sol: nulle trace ne doit subsister du camarade tombé.

— Compris ! conclut Dzi, quand Laobé termina ses laborieuses explications. Celui qui est là-bas, c'est l'éléphant qui va mourir. Et les autres lui disent son oraison : un peu comme M. Bossuet. Pas vrai, Toto ?

— Oui, oui, opina Laobé.

Mais celui-ci insista de nouveau : il fallait se méfier lors de ces réunions mortuaires, les animaux étaient atteints d'une véritable démence. Tant pis pour l'homme qui se fût montré : il eût été massacré; les éléphants le poursuivraient à travers la forêt et le piétineraient sauvagement.

— Merci, dit Dzi, et il rompit d'un pas sous le couvert.

Le spectacle, là-bas, se poursuivait, atteignant à une véritable grandeur. Les bêtes monstrueuses resserraient leur cercle autour du mourant; ce n'était plus qu'une mêlée confuse et grise de dos, pressés, tassés, au point que, parfois, l'un des animaux surgissait de cette mer, se dressait debout, et retombait de tout son poids sur les voisins.

Le barrit des éléphants retentissait, telle une trompette terrifiante. Il s'enrouait dans une sorte de tragique expression. Les bêtes pleuraient-elles; était-ce une lamentation sur le corps du camarade qui les quittait ? De celui-ci d'ailleurs on n'apercevait plus rien; il avait disparu sous le piétinement torrentueux de ses compagnons.

— Mince... souffla Dzi sidéré. Ils ont une manière d'enterrer leurs amis !...

Cependant il songeait : pourquoi cette diablesse de Mouhou l'avait-elle amené, ainsi que Laobé, jusqu'au cimetière des éléphants ?

Cette guenon, je croyais pourtant bien m'être fait comprendre. Tu te rends compte : je lui demande de me conduire vers Ephraïm et Domingo. Et voilà qu'elle me remorque ici pour assister à un enterrement. J'ai encore des progrès à faire en langue chimpanzé.

A cette minute, Mouhou dégringola de la branche sur laquelle elle se perchait afin d'observer le manège des pachydermes : elle bondit jusqu'à Dzi, lui saisit la main dans ses doigts froids et elle gargouilla :

— Mouhou...

Son visage grimaçant exprimait une satisfaction totale. Elle attira le garçon vers la lumière. Il se débattait; il ne tenait pas à ce que les éléphants les voient. Mais le chimpanzé ne le lâchait pas. Mieux valait se laisser faire.

— Mouhou ! Mouhou !...

Encore un pas et ils allaient être vus ! La grande guenon tendit son doigt noir et corné. Elle désignait le rebord opposé de la cuvette.

— Qu'est-ce que tu as encore, Mouhou ?... bougonna Dzi.

Il se tut : car lui aussi voyait. A l'endroit désigné, deux silhouettes humaines se dissimulaient.

Dzi en lança un juron :

— Bien joué, Mouhou... C'est Ephraïm, y a pas à se tromper ! Je crois qu'on va rire...

— Mouhou.

— Parfaitement : Mouhou... On va lui dire deux mouhou en particulier... Et aussi au petit gros... Regarde-le s'il a le trac, le père Domingo.

Il jubilait. Il oubliait les éléphants. Il n'y avait plus que ces deux hommes là-bas, les deux voleurs d'Yves Larnaud, ceux qui avaient essayé de les noyer sur le fleuve.

— Il va y avoir du sport, Laobé... En route !...

Le petit Noir secouait la tête avec frénésie :

— Pas bougé !... Les 'léphants méchants.

— Ça va, bille de billard. Je me moque des 'léphants. Je veux m'expliquer avec Ephraïm.

Sans s'arrêter davantage aux protestations de son compagnon, il commença de progresser sous le couvert. Au-dessous d'eux, le ballet extravagant continue sa ronde démoniaque; les éléphants s'écartent maintenant et découvrent au centre la terre piétinée, nivelée : nulle trace ne subsiste du compagnon mort; nul ne risquera de violer la sépulture.

— Ne nous arrêtons pas, commande Dzi serrant les dents. Plus vite ! Plus vite !...

Le trajet est presque achevé; Ephraïm et Domingo sont tout près maintenant. Dzi avance toujours. Muet, visage tendu, poings serrés, il progresse. Il veut les papiers : c'est tout. En avant !

Soudain, bondissant, il empoigne une liane, franchit une espèce de tranchée et tombe devant Ephraïm :

— Les papiers !

Ephraïm a un bref ricanement tandis que Domingo bée de stupeur :

— Bravo, le rouquin : tu nous a retrouvés.

— Les papiers !

— Change de répertoire !

— Mouhou !...

Dzi a appelé. La bête n'attendait que cet appel; dans un fracas de branches brisées l'énorme chimpanzé atterrit devant Ephraïm. L'homme n'a pas le temps de se reculer. Déjà, Mouhou l'empoigne aux revers, l'étouffe. Domingo hurle; pas longtemps, car il est à son tour « coiffé » par Pollux.

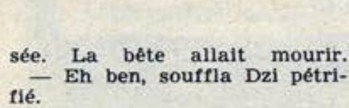
Dzi ne perd pas son temps. Ephraïm est solidement tenu; il le fouille. L'homme se débat, griffe, mord. Dzi ne s'en soucie pas. Il veut les papiers. Le portefeuille : oui, voici les documents, des formules.

— Lâche-le, Mouhou...

— Mouhou !...

Alors, un hurlement démesuré emplit la brousse. La bagarre, si courte soit-elle, a mis les éléphants en alerte. Un piétinement. Le troupeau des pachydermes a découvert des intrus. Et c'est la charge.

Les papiers sont sauvés, mais est-ce pour périr sous la galopade du troupeau sauvage ?



Pourquoi Mouhou l'avait-elle amené jusqu'au cimetière des éléphants ?

DANS QUINZE JOURS,
pour faire suite aux aventures de Dzidziri :
un roman policier inédit
de Thomas Pariset.
LE CHAT DE PLATINE
avec l'ineffable M. Colerette, Jean-Jacques et Marinon.
★
De la drôlerie, du mystère, de l'aventure, de l'émotion !

LA SEMAINE PROCHAINE :

PRÊT A RECOMMENCER

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Ayant reconnu le traître Montbidon dans une vieille femme qu'ils viennent de dépasser sur la route, Hassan et Kaddour tournent bride et s'élancent à sa poursuite...

























(A suivre.)

Tout Homme en Péril

CONTE INEDIT DE JEAN-PIERRE NORTON

L'USAGE, pour les écoliers de Ber-Ahmoud, province de Constantine, était de passer tous ensemble le temps des vacances, sous la conduite de leurs maîtres. Cette année-là, ils s'étaient établis à Bédame, non loin du Chott-el-Nagrès, dans une espèce de caravansérail assez délabré, où l'on couchait sur des nattes.

Le maître principal, M. Gargolier, expliquait aux garçons que telle était à peu près la vie de leurs ancêtres, avant l'arrivée des Français en Algérie. Le maître-adjoint, M. Nourad, rappelait qu'à cette époque les habitants de Ber-Ahmoud appartenaient à deux tribus ennemies, les Ben-Bahoudine et les Ben-Fasser.

Dans leur ville proprette, où s'étalaient tous les avantages de la civilisation la plus moderne, les enfants n'auraient attaché aucune importance à ce souvenir de temps lointains qui leur étaient tout à fait étrangers. Mais, à la lisière du désert, les images du passé violent et aventureux reprenaient toute leur force. Quand il s'agit de se diviser en deux groupes adverses, pour jouer certains jeux, les Ben-Fasser et les Ben-Bahoudine, se regroupèrent tout naturellement.

Déjà les uns et les autres avaient délaissé le costume européen — le seul qu'ils eussent jamais porté — pour adopter le turban, la gandourah et les vastes culottes des nomades. On se lançait des défis volubiles en arabe, comme les héros des anciennes guerres; on se traîtait, à distance, de « chien dévoré par la gale » ou de « chacal pourrissant »; mais ce qui s'engageait ensuite, ce n'était pas une bataille sanglante, où les têtes volaient sous les cimeterres, mais d'inoffensives parties de barres ou de gendarmes-voleurs.

Du côté Bahoudine, on reconnaissait comme chef Georges Mahoum, élève de septième préparatoire; et du côté Fasser, Ali Parranga, qui venait d'entrer en sixième année. Bâti en hercule, celui-ci menait son monde à la baguette. Un don d'organisation peu commun lui faisait découvrir et acquérir promptement, pour le compte de ses camarades, tous les menus accessoires dont peut rêver l'imagination d'écoliers en vacances.

Il suffisait qu'un Fasser parlât de pêcher dans l'oued pour que l'ingénieux Ali découvrît, le jour même, au petit village des Bédouins, autant de lignes et d'hameçons qu'il était nécessaire. Le lendemain, si l'on découvrait une plaine bien unie, propre au football, il se procurait miraculeusement un ballon. Le jour où l'on disputa par équipe une course à bicyclettes, sur l'unique route qui dessert la région du Chott, les Fasser gagnèrent de loin, bien que leurs champions fussent plus jeunes : mais leur chef les avait munis de vélos perfectionnés, prêtés par la garnison du petit fort de Beid, tandis que les représentants des Bahoudine poussaient péniblement d'antiques bécanes, sans freins ni roue libre, dénichées dans une dépendance de l'hôtel.

Georges Mahoum se rendait compte de cette infériorité. C'était un adolescent aux traits fins, plutôt petit, l'air intelligent et distrait. Son prestige venait de sa gentillesse et de sa bonne humeur. Il avait une façon de dire : « Nous sommes encore battus. Bravo Ali ! » qui apaisait aussitôt l'amertume de ses « hommes ». Il n'y avait qu'un domaine où ceux-ci triomphaient sans conteste : le chant choral.

Tout le jour, les Fasser tenaient le haut du pavé; mais le soir, après le repas, Georges et ses fidèles s'asseyaient dans la cour et entonnaient les mélopées de caravaniers, accompagnées par le tambourin. Alors les autres ne pouvaient que se taire; la mélancolie du désert les prenait à la gorge; ils songeaient à leurs parents, à leurs maisons. Et des pleurs apparaissaient dans tous les yeux...

★

Une fois, assistant à cette revanche quotidienne, Ali Parranga perdit patience.

— Allez-vous nous casser longtemps les oreilles, avec vos miaulements de chats malades, s'écria-t-il.

Comme personne ne répondait, et que le chant continuait, il saisit une gamelle et une cuiller, qu'il heurta l'une contre l'autre...

— Ali, dit Georges, tu es ridicule. Tu vois bien que tous nos camarades écoutent avec plaisir ces chansons. Si elles t'ennuient, tu es libre d'aller te promener.

— Bien sûr ! Bien sûr ! dirent plusieurs Fasser, qui aimaient la musique.

Cette défection de ceux sur lesquels il croyait pouvoir compter mit à son comble la colère d'Ali. Traversant la cour, il vint se planter à côté de Georges :

— Cela suffit ! fulmina-t-il. Nous ne voulons plus vous entendre miauler. Celui qui osera lâcher encore une seule note aura à faire à moi !

Il promenait son regard furieux sur les choristes et les menaçait des deux poings. On le savait vigoureux; et les maîtres d'école étaient dans leur chambre.

— Allons, mes amis: Ne nous laissons pas impressionner par cet égoïste croquemitaine, fit Georges Mahoum.

Et il attaqua le couplet suivant.

D'un bond, Ali lui sauta dessus et le prit à la gorge. Les deux garçons roulèrent à terre. Ce fut une bataille acharnée, dont personne ne voulut se mêler : les Fasser et les Bahoudine formaient le cercle...

L'arrivée de M. Nourad sépara les combattants. Ali avait l'œil gauche poché; mais Georges boîtait bas; le sang coulait de ses poignets et de son cou. On le pensa tant bien que mal. Mais à partir de ce moment, les jeux changèrent de caractère.

★

Peu à peu, tous les Fasser eurent successivement la tête montée. Leur chef

de Mort est ton Frère

ILLUSTRATIONS DE PAUL CUVELIER

les avait persuadés que les Bahoudine se moquaient d'eux. Les plus paisibles divertissements finissaient par des coups. Spécialement les deux leaders étaient sans cesse aux prises.

Lorsque, par exemple, on jouait à cache-cache, Ali ne s'occupait que de Georges. A la fin, il le rattrapait; mais au lieu de le toucher légèrement de la main, il lui donnait une dure bourrade qui le précipitait sur le sol où il se meurtrissait. Dans les courses, le premier faisait au second un croc en jambe.

Le pire était quand les écoliers jouaient à « Aumale et Abd-el-Kader ! » Les Fasser figuraient l'armée du célèbre Emir; les Bahoudine se déguisaient en turcs et en zouaves. Les chevauchées alternant avec des fantasias finissaient par d'interminables batailles rangées où chacun imitait avec la bouche le fracas de la fusillade. Les escadrons de l'Emir tournoyaient autour des bataillons du général, rangés en carrés, et présentant des branches de dattier, en guise de baïonnettes. A la fin, conformément à l'Histoire, Abd-el-Kader — Ali devait se rendre à Aumale — Georges. Mais celui-là refusait de s'humilier ainsi devant celui-ci. Il prenait la fuite, en lançant d'abominables injures. A bonne distance des autres, il se laissait rejoindre par son rival, sur lequel il tombait à bras raccourcis. Peu à peu, ces procédés gagnèrent tous les amis d'Ali.

A la mi-août, Georges Mahoum en eut assez. Il provoqua une réunion générale, dans un creux de dunes au bord du Chott. Tandis que les écoliers palabraient, on entendait les bruits de succion et d'éclatement souterrain qui caractérisent ce genre de lacs, où l'eau est remplacée par une boue durcie à base de sel. Sans regarder Ali, Georges s'adressa aux Fasser pour leur remontrer que les jeux, si passionnants naguère, dégénéraient à cause de la brutalité et du manque de camaraderie.

— Etes-vous décidés à en revenir aux anciennes façons de faire ? demanda-t-il solennellement. Si oui, nous vous tendons la main.

Les Fasser, émus par ces reproches, qu'ils savaient mérités, et peu soucieux d'une brouille générale qui aurait gâté les vacances, inclinaient visiblement à faire la paix. Ce que voyant, leur chef ramassa une pierre et la lança à la tête de l'orateur. Celui-ci n'eut que le temps de se baisser : le caillou lui siffla aux oreilles.

— Voilà notre réponse ! criait Ali.

Sur quoi, les deux groupes — composés chacun d'une trentaine de garçons — tirèrent chacun de son côté.

Le lendemain matin, M. Gargolier s'aperçut que son monde se divisait en deux, les uns partant pour le village, les autres se dirigeant vers la palmeraie.

— Que se passe-t-il, Mahoum ? interrogea le maître principal. Y a-t-il un conflit entre vous ? L'un des Ben Fasser a-t-il fait du mal à l'un des vôtres ?

— Nous ne nous plaignons de rien, Monsieur, répondit le jeune garçon. N'est-ce pas, mes amis ?

— Non, nous ne nous plaignons de rien.

Le Coran interdit la dénonciation, même d'un fait véritable...

★

Pendant deux semaines, les choses allèrent de ce train.

Les Fasser et les Bahoudine s'amusaient séparément. Sans contredit, les jeux des premiers étaient plus variés et plus animés, car Ali Parranga demeurait un organisateur incomparable. Souvent Georges Mahoum se sentait à court d'imagination : alors, autour de lui, tout languissait. Il ne s'obstinait pas; il rassemblait le groupe; on s'accroupissait sous les palmiers, et chacun racontait à son tour une histoire. A certains, cet intermède paraissait monotone; et ils ne suivaient pas sans envie, de loin, les joyeuses évolutions des Fasser qui se poursuivaient sur les pistes du lac.

Tant que l'union avait régné, nul ne s'aventurait dans ces redoutables parages, contre lesquels les deux maîtres, avertis par les gens du pays, avaient mis en garde leurs élèves. A présent, Ali entraînait ses compagnons sur la croûte séchée, où de petits morceaux de bois enfoncés de place en place indiquaient les passages praticables. Courir sur cette belle surface brillante, au milieu des bruits de succion et des éclatements, était une chose excitante; surtout quand le sentier se rétrécissant n'avait plus que la largeur d'un fil, suspendu au-dessus des abimes de boue. On se croyait alors un danseur de corde, moins l'inconvénient du vertige...

Plus d'un Badouhine était tenté de suivre cet exemple. Georges avait toutes les peines du monde à s'y opposer. Il sentait que sa popularité baissait. Le fait apparut à tous les yeux lorsqu'un jour une douzaine des « chats malades » — comme disaient les Fasser par dérision — manquèrent à l'appel. Ils avaient rallié l'ennemi... Le soir, ceux qui restaient refusèrent de chanter.

— Ce sont des vacances ratées ! dit l'un.

— C'est Georges qui n'a pas su s'y prendre, dit un autre.

— Demain, dit un troisième, je jouerai aussi sur le lac.

Tous allèrent se coucher, sans échanger avec leur chef le salut habituel (qui consiste à baiser l'épaule).

★

Le cœur plein de tristesse, Georges erra quelque temps dans les ténèbres, trébuchant sur les inégalités du sable. La lune se leva : il vit qu'il était au bord du Chott-el-Nagrès. Et à l'instant même, un choc effroyable le renversa.

Une douleur aigüe lui traversa la cuisse. A son cri de détresse, un éclat de rire répondit. C'était Ali qui du haut d'un eucalyptus venait de faire choir sur lui une maîtresse branche.

— Tu es venu à propos par ici, fils de parents déshonorés ! ricana le Ben-Fasser, en dégringolant de sa cachette.

— Brute, gémit Georges, tu m'as sans doute cassé la jambe !

— Chante, et elle se raccommodera ! glapit le forcené.

Et riant toujours aux éclats, il se lança sur le lac.

Mais il n'avait pas prévu une chose : le bout de l'énorme branche avait déplacé les repères... A son dixième pas, Ali sortit de la piste, sentit le vide. Un moment après, il était enfoncé dans la vase jusqu'à la ceinture. Et la masse gluante faisait entendre sous ses pieds son horrible bruit de succion.



Georges, à cet instant, se relevait péniblement, sur sa jambe valide. Accroupi sur la rive, il vit son agresseur qui se débattait contre l'étreinte du monstre.

Ali ne criait pas, par orgueil, mais ses yeux parlaient pour lui. Il se sentait enfoncer, centimètre par centimètre... Dans quelques minutes, la boue arriverait jusqu'à sa bouche et il périrait étouffé. Dans quelques heures, il serait enfoncé dans les profondeurs du lac; on ne verrait même plus sa trace... Dans cette pensée, il regardait sa victime...

— Allah t'a puni, dit Georges. C'est toi-même qui as immobilisé méchamment le seul être qui aurait pu te sauver !

Maintenant la boue salée arrivait aux aisselles d'Ali... Et Georges sentit une chaleur qui montait en lui. C'était la volonté d'agir, d'agir coûte que coûte !

« Tout homme que la mort menace est ton frère », dit le prophète.

D'un effort violent, le Bahoudine se mit à quatre pattes. La douleur était si forte qu'il manqua s'évanouir. Serrant les dents, il rampa en s'écartant de la branche... Puis, il se retourna, tremblant comme une feuille (tant il bandait son énergie) et tira la branche de toutes ses forces. Elle glissa sur la couche de sel.

D'Ali, l'on ne voyait plus que la tête et les avant-bras. L'un de ceux-ci saisit la branche. Sous la boue, l'enlisé fit un rétablissement. Et son corps émergea...

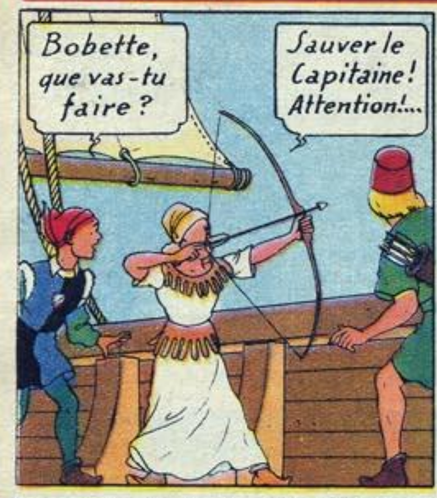
— Sois béni ! dit-il en haletant. Sois béni, ô toi qui tires du Chott celui qui t'a meurtri !

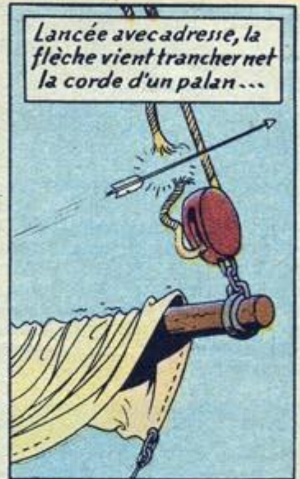
Et Georges, couché sur le sol, répondit d'une voix brisée :

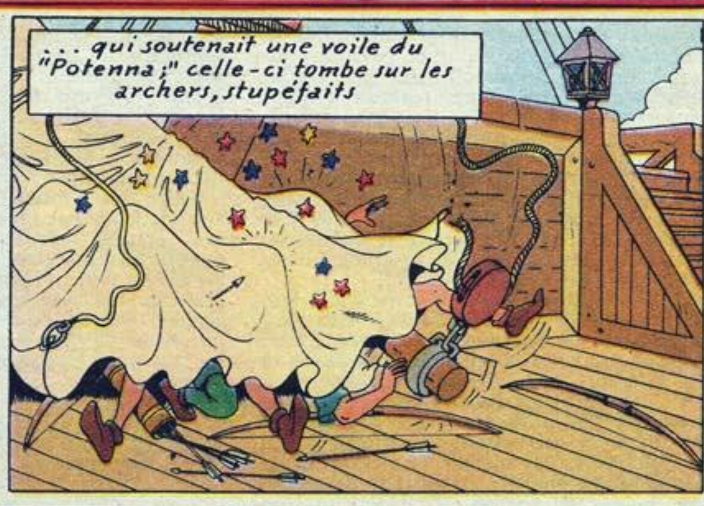
— C'est Allah qui t'a sauvé !




LE CASQUE TARTARE
TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN
Le capitaine Rabakol a été enlevé par des marins génois. M. Lambique et les Vénitiens s'apprêtent à le délivrer...


Bobette, que vas-tu faire ?
Sauver le Capitaine! Attention!...


Lancée avec adresse, la flèche vient trancher net la corde d'un palan...


... qui soutenait une voile du "Potenna;" celle-ci tombe sur les archers, stupéfaits


Magnifique, Bobette!... Vite, Capitaine Rabakol, courez vers le pont-arrière...


A bord du navire génois, personne ne s'est encore rendu compte de ce qui se passait; le Capitaine suit le conseil de Monsieur Lambique...


Vite! Rattrapez-le avant que les autres ne montent à l'abordage!


Tirez pour les empêcher de rejoindre le capitaine sur le pont-arrière!


Une pluie de projectiles s'abat sur le pont du "Potenna", obligeant les marins génois à se mettre à l'abri.




Profitant de la panique qui règne sur le navire ennemi, le "Régina dell'Adriatico" se rapproche... Les deux vaisseaux se trouvent bientôt bord à bord...


Attention!... Les passerelles! Les crochets!... A l'abordage les gars! Ramenez le Capitaine Rabakol! Et vive la république de Venise!


Restez-là, les enfants! Je vais sauter à bord du "Potenna"...




Au large, gibier de potence! Voici Lambique!



(A suivre.)































s émergea..
aletant. Sois
ott celui qui
sol, répondit
vé !

(A



ATTENTION !

- A ceux qui nous écrivent encore pour nous demander comment faire pour rassembler beaucoup de points, nous conseillerons de relire les petits conseils dans la chronique du Timbre du numéro 20.
- N'envoyez jamais en deux enveloppes séparées les timbres destinés à une même prime.
- L'indication de votre adresse complète, ainsi que le cadeau désiré, doit toujours accompagner vos timbres.
- Tous les timbres Tintin, même abîmés, sont valables, pourvu que leur valeur en points soit lisible.
- Les objets de la liste ne sont pas en vente, et ne peuvent être obtenus qu'au moyen des timbres Tintin.

★

COURRIER

M. Delbare, avenue Paul Janson, 39, Anderlecht et M.L. Clemminckx, chaussée d'Anvers, 24, Lochristi. — Nous avons envoyé vos primes à l'adresse indiquée, mais elles sont revenues avec la mention « inconnu ».



— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a deux minutes, ils jouaient si gentiment !
— Ils viennent de trouver un timbre « Tintin » par terre !...

LISTE DES PRIMES

	Nombre de points
1. Cinq séries de 40 vignettes : « Le Roman du Renard », par série	50
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant les principaux personnages de Hergé, carnet A, 15 sujets	50
3. Carnet de décalcomanies TINTIN, idem, carnet B, 22 sujets	60
4. Deux séries de 5 cartes-postales en couleurs TINTIN (série I ou II), par série ...	70
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par Hergé, avec sujets variés	80
6. Cinq séries de photos (cartes-postales) « Prince Royal », par série	100
7. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette, vélo ou voiture (double face, 3 couleurs)	100
8. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU)	200
9. Puzzle TINTIN, sur bois	350
10. Puzzle TINTIN (grand modèle), sur bois...	500
11. Jeu de cubes TINTIN	500

★

INTERDIT aux GARÇONS !...

POUR OU CONTRE LA RENTREE !



Mes chères amies,

JE n'ai vraiment pas de chance! C'est à mon tour de vous écrire, juste au moment où il convient de commenter le sujet : « Voici la rentrée des classes! » Et moi qui ai horreur de cela, la rentrée des classes! Au point que l'idée seule me gâte un peu mes vacances. Vous me direz que je pourrais éviter le désagrément de rouvrir livres et cahiers en ne les fermant jamais Eh bien, non! Voyez si je suis courageuse! Je préfère supporter en silence mon martyre — cette obsession de la reprise des cours — et partir en vacances, comme tout le monde, sans me faire remarquer...

Donc les vacances sont finies pour les unes, expirantes pour les autres. Mais que voulez-vous que je vous dise moi de la rentrée? Ça ne m'inspire pas du tout ce thème-là! Si au moins, c'était à Brigitte de bavarder avec vous, mes amies. Ah la, la, je l'entends d'ici! « Vive la rentrée! Je vais enfin revoir ma chère école! Quel bonheur de retrouver son cartable et de l'astiquer à grand renfort de cire. Ce brave compagnon de tant d'années qui se déforme et se patine peu à peu, dont le contact du cuir est si familier, dont la poignée s'adapte si bien à la paume des mains! Quelle joie de préparer le plumier, de tailler les crayons, de parer les cahiers neufs d'une coquette couverture brillante et d'une étiquette bien droite... » Et caetera... Et caetera... Et patati, et patata...

A la place des parents de Brigitte, je m'inquièterais et la ferais soigner par un psychiâtre. Parce que, vous savez, son enthousiasme pour la rentrée des classes n'est pas feint. Au contraire, elle est tout à fait sincère; elle adore étudier. Vous trouvez ça normal, vous? Moi, pas.

Quant à Françoise, c'est autre chose. Les vacances approchent. Vivent les vacances! La rentrée est là. Vive la rentrée! Elle est toujours contente et de bonne volonté. A l'école, elle travaille d'arrache-pied. « Cela fait tant plaisir à maman. Et puis, je dois donner le bon exemple à mes frères. » Admirable! Et décourageant... A côté de Françoise, on a toujours l'air d'être une sauvage, une sotte ignare et sans cœur. Je ne trouve pas cela chic de sa part : elle, qui est si bonne, devrait afficher de solides défauts pour faire apprécier ses amies, par comparaison.

Je reconnais pourtant qu'il y a de bons moments à l'école : la récréation, par exemple, les voyages scolaires, les visites guidées. La leçon de gymnastique aussi (ma branche forte), et celle de chant où, lorsqu'on répète un chœur, on peut crier à tue-tête n'importe quoi (avec le risque que les autres s'arrêtent net et que, distraite, on continue en soliste à beugler « Avec les pompons, avec les pompons... »).

Par contre, ce que je trouve très surfait, c'est le prestige des professeurs. Une dame ou un monsieur distingué s'installe devant un auditoire et lui raconte une histoire. Bon. Quelques jours plus tard, l'auditoire est sommé de prendre une feuille de papier et d'y relater ce qu'il a retenu de l'histoire en question. S'il n'a rien retenu (et c'est souvent mon cas), on lui colle un zéro sur dix et on le traite d'âne. Eh bien moi, je déclare que c'est abuser de la faiblesse des enfants. Les grandes personnes, elles, en pareil cas, ne se laissent pas faire. Les punit-on, s'il ne leur a fallu que quelques jours pour oublier tout d'une conférence, d'un roman, d'une pièce? Que non. C'est le conférencier et l'auteur qui reçoivent zéro et le bonnet d'âne. Le coup est plus régulier...

Sur ce, je vous quitte, en vous conseillant de franchir le seuil de l'école avec de meilleures dispositions que votre insupportable...

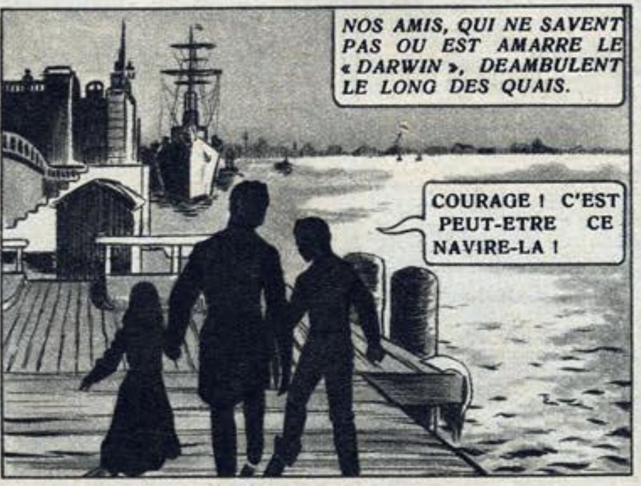


Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Remy, sa petite sœur et leur domestique William sont à la recherche de M. de Bonneval, qui a disparu après avoir été victime d'une agression à laquelle il a échappé miraculeusement...

Texte et dessins de F. Craenhals.























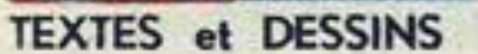




(A suivre.)

Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Moreau et Barelli ont échoué sur une île de la mer de Java, et sont les hôtes d'un chef de tribu indigène, qui est un passionné joueur de cricket.



TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.

























(A suivre.)



Sexton Blake et Tinker sont sur la piste des Pirates du rail. Tandis qu'ils parcourent une région montagneuse, dans la voiture d'Anne Wheeler, Tinker voit soudain un individu qui se dirige vers eux...

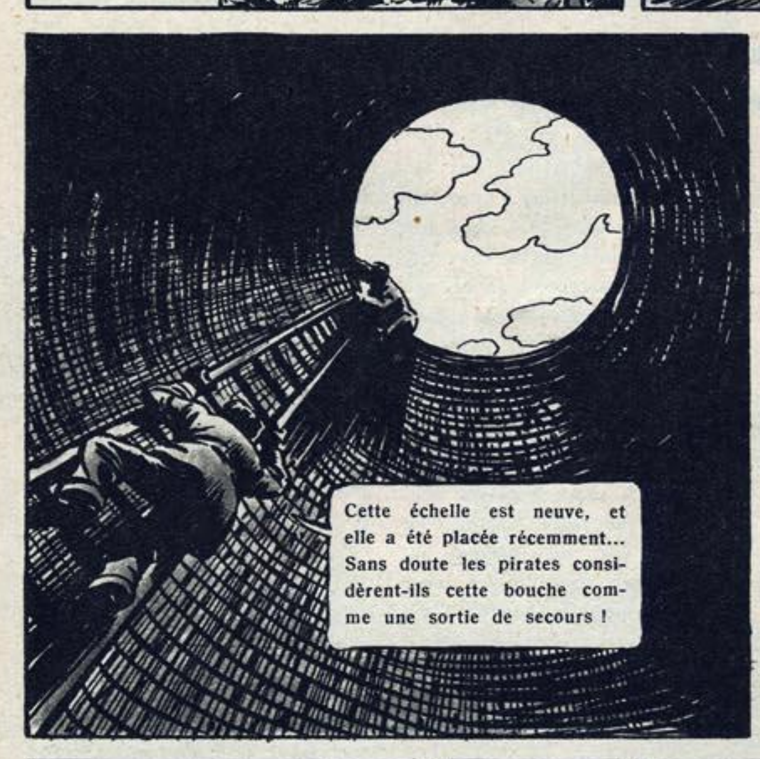
BLAKE, TINKER ET ANNE ONT TOT FAIT DE REJOINDRE L'INCONNU QUI, EPUISE, S'EST LAISSE TOMBER SUR LE SOL. ILS LE PRESSENT DE QUESTIONS...





Ayant obtenu du blessé tous les renseignements désirables, Sexton et Tinker le transportent dans la voiture, et prient Anne de le conduire chez un médecin. Puis ils se dirigent vers l'endroit indiqué par le détective...





Enfin, après une descente qui leur paraît interminable...







MAIS A PEINE SEXTON BLAKE A-T-IL TRANSMIS SON MESSAGE QUE...



(A suivre.)



LES AVENTURES d'un CHASSEUR d'IMAGES

POUR filmer quelques documents à incorporer dans un grand film d'action qui se déroulait dans la jungle indienne, nous avions, mon aide et moi, suivi un cours d'eau dans l'espoir de découvrir un abreuvoir fréquenté par les fauves de la région. Nous atteignîmes l'endroit recherché après de nombreuses marches et contremarches.

Nous nous accroupîmes derrière un épais buisson, en attendant qu'un fait digne d'intéresser l'objectif se produisît. De temps à autre, nous entendions le rauquement d'un tigre en chasse et des bruits de fuite. Mais la camera ne put « attraper » que quelques cerfs venus se désaltérer au bord de la rivière.

Tout-à-coup, en face de nous, à une dizaine de mètres environ, les branches violemment écartées livrèrent passage à un grand bœuf à tête grise, aux cornes extrêmement développées. Sans être zoologiste, mon aide reconnut immédiatement un « gaur ».

L'animal huma l'air, s'avança vers l'eau, et but à longs traits. La camera s'était mise en marche. A ce moment-là parut, derrière le gaur, une masse jaune rougeâtre, rayée de noir. Elle se déplaçait avec des précautions infinies : c'était un tigre. Il allait bondir sur notre gaur pour lui briser la nuque. Il n'attendait que l'instant propice.

Mais le ruminant, ayant sans doute reconnu l'odeur fétide du seigneur de la jungle, se retourna avec une souplesse déconcertante et les deux adversaires se trouvèrent face à face, frémissants, prêts au combat.

Jackson se frottait les mains. J'étais aussi ravi que lui de pouvoir filmer une lutte dont il était difficile de prévoir l'issue.

Brusquement, le tigre prit son élan, mais il n'eut que le temps d'éviter d'un coup de reins, les cornes du gaur qui menaçaient son flanc droit.

Le félin recula en grognant sourdement. Le gaur le chargea; le tigre exécuta alors un bond formidable qui l'amena derrière son adversaire.

Crispés sur nos cameras nous suivions haletants les phases de ce combat. C'était la première fois que nous assistions à un tel spectacle. Le gaur fit un tête-à-queue soudain, pas assez rapide cependant pour empêcher le tigre de s'agripper à sa croupe. Les griffes du fauve lacérèrent son cuir épais, mais l'énorme bœuf, se lançant en avant, eut tôt fait de coincer son ennemi contre un arbre. Le choc fût tellement rude que le tigre fut projeté à quelques pas en arrière. Des traînées de sang apparaissaient sur la peau du gaur. Mais ces blessures n'avaient entamé en rien la farouche énergie du ruminant.

La lutte reprit avec acharnement. A deux reprises successives, le tigre faillit être éventré par les cornes du bœuf. Deux fois, il eut assez d'adresse pour les éviter. C'est à ce moment que le combat prit une tournure que nous étions loin de prévoir...

En chargeant le carnassier, qui une fois de plus put éviter la lourde masse, le gaur fut entraîné par son élan dans le fourré où Jackson et moi nous dissimulions. Flairant les hommes, l'animal oublia le tigre et se rua rageusement au travers d'un massif de plantes qui paraissait inextricable. Nous le vîmes foncer sur nous à trois mètres à peine. De sa gueule entr'ouverte coulait une bave sanglante.

Nous jugeant en danger, Jackson épaula son fusil et tira. Malheureusement, dans sa précipitation, il visa mal et la balle ne fit que briser une des pattes du gaur. Déjà je sentais sur moi son haleine chaude. Je tirai mon revolver et fis feu à bout portant. L'animal s'écroula sur l'herbe pour ne plus se relever.

Mais un danger plus redoutable encore nous menaçait. Surpris par les détonations, le tigre avait suivi le chemin pris par le gaur, et il venait de découvrir ce qu'il cherchait.

Jackson pressa la gâchette de sa carabine. Puis, tout de suite, un autre coup de feu retentit. C'était moi qui venait de tirer, envoyant le tigre rouler par terre. Mais le félin ne resta pas longtemps étendu; il se releva d'un bond...

La situation était tragique. Admirable de sang-froid, Jackson prit, cette fois-ci, son temps pour viser et logea une balle dans l'oreille de notre agresseur, qui s'effondra comme une masse.

Nous sortions vainqueurs du combat. Hélas, l'un de nos appareils de prises de vues était hors d'usage. En chargeant, le gaur avait heurté le trépied et la camera avait été projetée sur le sol. Pour comble de malheur, le sabot de la bête avait rencontré la boîte qui renfermait la pellicule, et l'avait défoncée.

Cette aventure nous rendit fort penauds. Sans doute aurait-elle pu tourner plus tragiquement, mais nous n'en revenions pas moins bredouilles ! Ceci vous montre, les amis, que le métier de cinéaste n'est pas, comme on le croit, un métier de tout repos !



MONSIEUR VINCENT



Au cours d'une visite dans les prisons de Marseille, Vincent de Paul rencontre un condamné qui le supplie de le faire libérer, pour que sa femme et ses enfants ne meurent pas de faim. Profitant de l'éloignement du gardien, M. Vincent prend la place du prisonnier...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING





FORCE FUT À VINCENT D'AVOUER LA VÉRITÉ. SANTIAGO NE SE LAISSA PAS AISÉMENT PERSUADER DE GARDER LE SILENCE. LE SYMPATHIQUE SINON TROP SCRUPULEUX BONHOMME VOULAIT CRIER BIEN HAUT QU'ON LIBÉRÂT SON COMPAGNON DE CELLULE...
TROIS JOURS PASSÈRENT SANS QUE LES GARDIENS DÉCOUVRISSENT LA SUPERCHERIE... L'INDIGNATION DE SANTIAGO NE PUT EN SUPPORTER DAVANTAGE. VINCENT FUT LIBÉRÉ ET IL FALLUT LA TRÈS PUISSANTE INTERVENTION DE M. DE GONDI POUR QUE LES REMOUS DE L'AFFAIRE S'APAISENT...
L'AUMONIER RÉAL ET LE GÉNÉRAL DES GALÈRES SE RETROUVÈRENT À PEU DE TEMPS DE LÀ DANS LE PORT DE BORDEAUX







DE FAIT, VINCENT N'EUT BIENTÔT À PARIS D'AIDE PLUS ENTHOUSIASTE QUE SANTIAGO, EX-MENDIANT, EX-VOLEUR, EX-GALÉRIEN MAIS TOUJOURS TRÈS BRAVE CŒUR...



NOTRE GRAND AMI AVAIT D'AILLEURS BIEN BESOIN DE CES AIDES. MME DE GONDI VENAIT DE LE PRIER D'ORGANISER SUR UNE BASE OFFICIELLE ET DURABLE LA "CONGRÉGATION DE LA MISSION" DESTINÉE À ALLER PRÊCHER LA CHARITÉ PAR TOUTE LA FRANCE. VINCENT ÉTAIT SOLLICITÉ PAR MILLE BESOGNES... SA TÂCHE ALLAIT ENCORE ÊTRE ACCRUE... UN SOIR QU'IL PARCOURAIT LES RUES DE PARIS...











(A suivre.)

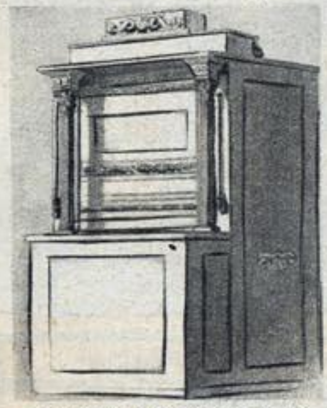
Ces INVENTIONS BAROQUES *ont émerveillé nos arrière-grands pères!*

Il n'y eut pas que dans le domaine de la marine que le siècle dernier vit naître des inventions extraordinaires. A cette époque, le métier de « faiseur de brevets » était une véritable profession. Il n'était pas rare de lire sur une carte de visite ou sous un bouton de sonnette : « X.. inventeur ». Mais si beaucoup se sentaient appelés à cette noble tâche, bien peu y réussissaient; et chaque jour le bureau des brevets devait écarter des centaines de propositions plus extraordinaires les unes que les autres.

Nous avons réuni ici quelques « inventions pratiques » de cette époque. Il est probable qu'elles vous feront sourire : pourtant, leurs auteurs les avaient étudiées avec le plus grand sérieux; ils espéraient bien, grâce à elles, se couvrir de gloire et faire fortune !

LA MACHINE A FAIRE DES VERS

En 1846, on pouvait voir, exposée dans l'Egypt Hall de Piccadilly, à Londres, une machine qui « fabriquait des alexandrins »! L'appareil présentait l'aspect d'un grand coffre-fort de bois : on ne comptait pas moins de quatre-vingt-six roues et ressorts dans son mécanisme, d'une complication extrême. Toute les minutes, un vers apparaissait dans une petite fente, et il restait visible assez longtemps pour qu'on pût le recopier. « La machine à faire des vers » produisait chaque jour mille quatre cent quarante alexandrins, soit environ dix mille lignes par semaine. Comment fonctionnait ce mystérieux appareil? Se trouvait-il, dissimulé dans son corps de bois, un nain, comme celui qui se cachait dans le « Joueur d'échecs » du baron von Kempelen? Il est probable que nous ne le saurons jamais!



Machine à faire des vers.

L'ALPINISME CHEZ SOI

Il faut croire qu'au siècle dernier, l'alpinisme se pratiquait peu, et qu'en tout cas, on le considérait comme un sport exigeant un certain entraînement, car un Américain s'avisa un jour de construire un appareil qui « permettait de s'entraîner chez soi aux ascensions en montagne ». C'était une sorte d'escabeau à marches mobiles : un masque muni d'un tuyau, et posé sur la



L'alpinisme chez soi.

bouche et le nez, vous habituait à respirer l'air raréfié des altitudes.

Dans la publicité qui vantait les mérites de l'appareil, on assurait non seulement qu'il était excellent pour s'entraîner à l'alpinisme, mais que même son emploi régulier remplaçait si parfaitement ce sport, qu'un voyage en montagne devenait superflu!

LE CHAPEAU-PARAPLUIE ET... LE PARAPLUIE-PARATONNERRE !

Les inventeurs essayèrent d'utiliser le chapeau à toute sorte de fins utiles : tantôt ils y dissimulaient un appareil photographique, tantôt le couvre-chef contenait l'équipement nécessaire à un fumeur... Tantôt encore, il pouvait, au gré de son propriétaire, se transformer brusquement en un petit parapluie!



Le chapeau-parapluie.



Le parapluie-paratonnerre.

Le domaine des parapluies fut d'ailleurs fort exploité par les « faiseurs de brevets », qui certes ne manquaient pas d'imagination. La plus intéressante de ces inventions est sans nul doute le « parapluie-paratonnerre » avec lequel on pouvait, paraît-il, se promener durant un orage sans courir le moindre danger d'être foudroyé. L'ennui, c'est que l'objet en question était plutôt encombrant, avec son long fil conducteur qu'il fallait traîner derrière soi, et au bout duquel était encore attaché un morceau de cuivre!

DE LA VALISE-OREILLER A LA VALISE DE SECOURS

Les grands voyageurs n'étaient pas oubliés, loin de là. Pour ceux qui dormaient dans les trains, il y avait la valise-oreiller, qui se divisait en deux parties s'adaptant parfaitement aux coins des compartiments de chemin de fer et vous permettait de dormir allongé, lorsque vous occupiez toute la banquette, évidemment; pour dormir dans la position assise, on avait inventé un autre appareil, fait d'un assemblage de sangles, de courroies et de coussinets, que l'on suspendait par un crochet au porte-bagage du compartiment.

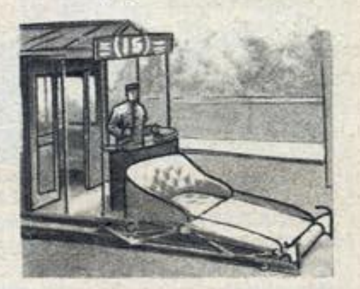


La valise de secours.

Enfin, il y avait la valise de secours qui, au cas où un incendie se déclarait dans l'hôtel où vous passiez la nuit, devait vous permettre de quitter votre chambre par la fenêtre. On suspendait la valise à un palan, on y prenait place et on se laissait glisser jusqu'au sol.

LE DIVAN ROULANT

Un jour, un inventeur présenta un brevet qui devait supprimer la plupart des accidents de trams : il suffisait, assurait-il, d'installer à l'avant de ces véhicules une sorte de divan à roulettes, qui servirait de pare-choc. Il va sans dire que les plans de cette géniale invention finirent dans la corbeille à papiers!



Le divan roulant.

LE PORTE-CIGARETTE AUTOMATIQUE

Mais certes, la plus ahurissante de ces inventions baroques fut celle du porte-cigarette (ou porte-cigare) qui évitait au fumeur de devoir porter la main à sa bouche : l'appareil retirait lui-même la cigarette (ou le cigare) après chaque bouffée, et la (ou le) tenait suspendu en l'air, à une hauteur où le fumeur pouvait sans difficulté la (ou le) reprendre avec le bout des lèvres.



Porte-cigarette automatique.

MELI-MELO



PETITE HISTOIRE DE L'ASCENSEUR

VOUS croyez peut-être que l'ascenseur est une invention moderne ? Pas du tout : il est même fort probable que les Egyptiens utilisaient déjà des ascenseurs et des monte-charges, pour élever ouvriers et matériaux à pied d'œuvre, lorsqu'ils construisirent leurs pyramides.

Au troisième siècle avant J.-C., le savant Archimède fabriqua un ascenseur que l'on actionnait à la main. Plus tard, l'empereur romain Néron se prit d'une véritable passion pour les ascenseurs; il en fit installer plusieurs dans son palais, et en fit même construire quelques-uns dans les cirques, pour faire monter les bêtes féroces de leur fosse jusqu'à hauteur de l'arène.

Au XVII[e] siècle, le Parisien Verlayer construisit pour Louis XIV une « chaise volante », munies, comme nos ascenseurs actuels, de rails conducteurs pour éviter les secousses et les balancements. Un siècle plus tard, on commença d'utiliser des ascenseurs et monte-charges actionnés à la vapeur.

En 1852, Elisha Graves Otis inventa un système qui devait présenter un surcroît de sécurité. Jusqu'à cette époque, en effet, l'ascenseur consistait en une simple plate-forme suspendue dans une « cage »; Otis munit cette plate-forme d'un ressort, que le poids de la charge maintenait tendu; si le câble, auquel l'ascenseur était suspendu venait à se briser, le ressort se détendait et son extrémité s'accrochait dans des encoches spéciales, aménagées à cet effet dans les rails conducteurs de l'engin.

Depuis lors, l'ascenseur a fait de grands progrès. L'ascenseur hydraulique a remplacé l'ascenseur actionné à la vapeur; puis il a été lui-même supplanté par l'ascenseur électrique, que vous connaissez tous.

EN BREF, EN BREF, EN BREF !

EN Amérique, l'éclairage à l'aide des tubes fluorescents est déjà dépassé; la dernière nouveauté, c'est l'éclairage au phosphore. Ce système est, paraît-il, beaucoup plus économique que le précédent, et il permet d'obtenir un éclairage où les ombres sont supprimées !

★

DANS le petit village de Strobeck (Allemagne), la tradition veut que chaque habitant joue chaque jour au moins une partie d'échecs. Et lorsqu'un jeune homme de Strobeck désire épouser une jeune fille d'un autre village, celle-ci doit auparavant subir l'épreuve du jeu d'échecs, et jouer une partie entière sous les yeux du bourgmestre.

★

EN Angleterre, on a lancé la mode des... sacs à charbon en nylon. Ils sont beaucoup plus solides que les sacs de jute, et se lavent très aisément, à l'aide d'un simple tuyau d'arrosage. Les charbonniers pourront désormais offrir leur marchandise dans des emballages blancs comme neige !

G.B. SHAW NE VOULAIT PAS SE LAISSER PHOTOGRAPHIER



LE célèbre écrivain irlandais G.B. Shaw détestait les journalistes et il avait horreur d'être photographié. Un étudiant anglais parvint néanmoins à prendre quelques photos de lui.

A la demande écrite dudit étudiant, Shaw avait répondu : « Il ne reste de moi qu'un vieux squelette de quatre-vingt-quatorze ans, que vous feriez mieux de laisser en paix. D'ailleurs, je ne suis visible que lorsque les jours sont longs; avant 4 heures de l'après-midi, je ne suis jamais libre; et après cette heure-là, il fait déjà noir dans le pays où j'habite. Les rues ne sont pas éclairées, et le chemin de ma maison est très difficile à trouver dans le brouillard qui traîne toujours ici. »

L'étudiant répondit alors : « Mettez le vieux squelette au fond d'un tiroir, et offrez donc au monde un exemple vivant de votre fameuse théorie sur la force vitale ! »

La réponse dut plaire à Shaw, car il donna à l'étudiant l'autorisation de venir le photographier : mais il y mit pour condition que lui-même écrirait les légendes accompagnant les photos.

COMBIEN Y A-T-IL DE SALLES DE BAIN ?

EN Suisse, 75 p.c. des habitations possèdent une salle de bain; aux Etats-Unis, 69 p.c.; au Canada, 52 p.c.; au Brésil, 50 p.c.; en Hollande, 42 p.c.; au Danemark, 38 p.c.; en Suède, 30 p.c.; à Porto-Rico, 22 p.c.; en Belgique, 14 p.c.; en Grande-Bretagne, 13 p.c.; en France, 6 p.c.; en Espagne, 3 p.c.

Solution des mots croisés du n° 35

Horizontalement :

1. Carême. - 2. Terme. - 3. ... - 4. Cor. - 5. Uri. - 6. Rat. - 7. Ela. - 8. En. - 9. Asti. - 10. Us.

Verticalement :

1. Et; User. - 2. Mercure; As. - 3. Pater; Orales. - 4. Méritant. - 5. Il.

MOTS CROISES

Horizontalement :

1. Fleuve d'Italie.
2. Possessif.
3. Mesure.
4. Mesure chinoise.
5. Troublé.
6. Prénom masculin.
7. Etoffe lustrée.
8. Songe.
9. Conjonction.
10. Fier et décidé.
11. Epreuve.

Verticalement :

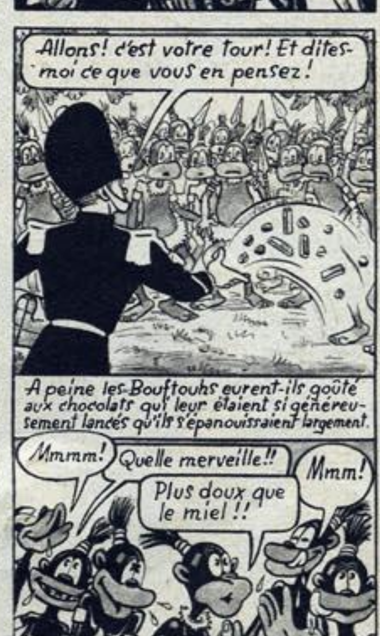
1. Foulera.
2. Contour d'une figure géométrique.
3. Hardi; Liée; Démonstratif.
4. Opposé de l'endroit.
5. Situation.











(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Mortimer, qui était venu avertir Grossgrabenstein d'avoir à se méfier d'Olrik, est tombé entre les mains de celui-ci, ainsi que Nasir. Tous deux vont être exécutés, quand le Bezendjas arrive, alarmé...


Olrik, agacé, s'approche du Bezendjas...
Qu'est-ce qu'il y a encore ?...
Il se passe quelque chose de louche !... Je viens d'apercevoir des ombres dans le jardin !...


Hein !... Tu es sûr ?...
Tout-à-fait sûr !
C'est bon... Bouclez-les et montons; nous nous occuperons d'eux plus tard...


... Veuillez m'excuser un instant, professeur... Je ne serai pas long !
Prenez tout votre temps, "Docteur" !... Nous ne sommes pas pressés !


Les bandits s'étant glissés dans le salon obscur, essaient de percer les ténèbres du dehors...
Là-bas, chef, près de cet arbre !...
Je vois !


... Il y en a encore deux près du garage !
Mille diables ! La police !... Nous sommes cernés !


Apprêtez vos pétards ! Ça va barder ! Mustapha et le bezendjas, surveillez l'arrière. Sharkey, le devant. Jack, sors la mitraillette et garde la porte. Je vais descendre les volets d'acier et avant qu'ils ne viennent à bout de ces blindages, nous aurons bien trouvé le moyen de nous en tirer !...
O.K. !


Olrik actionne la manette de commande générale, mais...


Tonnerre ! Le dispositif est bloqué ! Que signifie ? Panne ou sabotage ?!...
Mais qui aurait pu ?... Je vais voir !...


Cependant dans le parc, la police s'apprête à passer à l'action...
Tout est prêt, commissaire, la villa est cernée et aussi silencieuse qu'une tombe; on la croirait abandonnée...
Hum ! Ne vous y fiez pas, Ismaïl ! Allons-y, et ouvrez l'oeil !...


Quittant le couvert des arbres, les policiers s'approchent avec circonspection


Police ! Ouvrez !!!
BOUM
BOUM


Mais pour toute réponse, une rafale de mitraillette, tirée à travers la porte, effleure le commissaire et vient frapper un des policiers qui chancelle...
TAC
TAC
TAC


As-tu entendu ? On dirait une fusillade !...
Oui, il m'a semblé aussi, Sahib !...

(A suivre.)